

## L'assaut du château de Montignac par Geoffroy de Vivans

Dans les années 1570, en plein coeur des guerres de religion, de nombreux lieux stratégiques du Périgord sont le théâtre des exploits du capitaine Geoffroy de Vivans. Né en 1543 au château de Castelnaud, il a été élevé dans la foi protestante et s'est dévoué toute sa vie à Henri de Navarre, futur Henri IV, qu'il rencontre à 24 ans. Réputé pour sa grande vaillance et son habileté stratégique, il parvint à faire plier de nombreuses villes assiégées.

En 1569, une première tentative des protestants pour soumettre Montignac échoua. Les hommes du château, alors défendu par le capitaine du Barry, réussirent à défendre le pont que l'ennemi ne put franchir.

Quelques années plus tard, en 1579, Henri de Navarre nomme Geoffroy de Vivans gouverneur du Périgord. En 1580, Périgueux cède devant les calvinistes et Henri de Navarre demande à Geoffroy de Vivans de reprendre le château de Montignac, alors aux mains du seigneur de La Faye. Et voilà comment Geoffroy de Vivans s'y prit :

Le 24 mars 1580, le capitaine de Vivans envoya un de ses fidèles, François de la Renaudie (époux de Jeanne du Barry), accompagné d'un soldat, loger dans une auberge de Montignac. Là, très habilement, le capitaine La Renaudie se mit à interroger son hôte après souper, lui demandant si le sieur de La Faye était bien au château car il avait à faire avec lui. L'aubergiste qui ne se méfiait pas lui dit que le sieur n'était pas à Montignac mais dans son fief de La Faye et qu'il n'y avait donc au château que deux hommes de garde, un dénommé Carbonier et l'autre dit Le Magister. Pendant ce temps, Geoffroy de Vivans s'était mis en embuscade avec sa troupe vers minuit dans l'église du prieuré Saint Thomas et dans les caves de maisons au pied du château.

Le lendemain matin 25 mars, le capitaine La Renaudie et son compagnon demandent à leur hôte de les conduire au château, prétextant qu'ils devaient parler à Carbonier et Le Magister. La rencontre eut lieu devant la porte du château, le temps pour La Renaudie et son compère de tuer Carbonier et Le Magister d'un coup de pistolet. Mais il y avait 7 ou 8 hommes de plus dans la forteresse, parmi lesquels le capitaine Moyssard qui, en entendant la détonation, s'enferme dans le château. Geoffroy de Vivans sort lui aussi de son embuscade au bruit du pistolet, pensant que la voie est totalement libre mais il se heurte à une porte close. Il somme le capitaine Moyssard et ses hommes de se rendre et finalement les assiège en les menaçant de leur couper les vivres.

C'est alors que le seigneur de La Faye, prévenu de l'assaut, appelle à son secours les seigneurs de Hautefort, de Coulonges, le frère du seigneur de Losse et quelques autres. Ils rassemblent 200 hommes de guerre, pour la plupart des gentilhommes, et se lancent à la défense du château de Montignac. L'affrontement est rude et long.

Plusieurs seigneurs sont tués (le frère du seigneur de Losse) ou blessés (celui de Hautefort et de La Faye, et Geoffroy de Vivans lui-même).

Le 1er avril, jour du vendredi saint, les seigneurs catholiques finissent par entrer dans le château avec vivres, munitions et hommes pour le défendre.

Le lendemain, veille de Pâques, Geoffroy de Vivans se retira après avoir pillé la ville et détruit en grande partie le pont en y mettant le feu. Ce premier pont au tablier de bois débouchait, rive gauche, à l'entrée de la rue du Chef de Pont (rue de Pégerie). C'était aussi l'emplacement de l'ancien port de la ville et un axe de passage très important, des siècles durant, entre Cahors et Limoges. Il faudra attendre près de deux siècles pour qu'il soit reconstruit un peu plus loin, tel que nous le connaissons.

---

**Consigne d'écriture :** *Vous rendrez compte de cet épisode historique en choisissant un point de vue de narration qui fera vivre ces événements tragiques au travers du regard d'un personnage. Cela peut être un des acteurs de l'assaut, un habitant de la ville, une personne extérieure se rendant à Montignac à l'occasion de la foire Pâques (paysan, commerçant).*

## *Isabeau de Losse*

Dans ses vêtements de deuil, Isabeau, rêveuse, contemple les brumes qui montent des eaux noires de la Vézère en cet automne 1580. Voilà déjà six mois qu'elle est veuve, six mois que son époux, Aymeric de Banes, a péri sous les remparts de Montignac, six mois qu'elle se morfond dans le château de son beau-frère, Jean de Losse. Comme le temps a passé vite ! Son bonheur a été de bien courte durée... L'automne dernier, elle était encore une jeune fille insouciante, riant avec ses amies, courant gaiement sous les charmilles, au pied du château familial, à Hautefort, folâtrant lors des fêtes et des bals, faisant un soir la connaissance du jeune frère du seigneur de Losse. Aymeric ! Quelle prestance il avait dans son pourpoint brodé et ses chausses gris perle, avec ce sourire fier et narquois, à peine sorti de l'adolescence tout comme elle ! Comme elle avait été fière qu'il l'ait choisie, elle, parmi toutes les autres beautés en robes d'apparat !

C'était hier et la voilà seule à présent, avec son amertume et son chagrin, seule à ressasser, pendant de longues nuits d'insomnie, les terribles événements qui ont ensanglanté le Montignacois aux dernières Pâques.

Isabeau a du mal à comprendre ces guerres fratricides qui mettent le pays à feu et à sang depuis des années. Qui sont-ils ces parpaillots qui s'emparent des châteaux catholiques, tuent, pillent, font brûler les maisons et les ponts ? Leur Dieu semble pourtant si semblable à celui qu'elle prie chaque jour dans la petite chapelle de Losse. Aymeric avait bien tenté de lui expliquer, pendant leurs rares soirées d'intimité, bercés par la bonne chaleur des bûches qui flambaient dans l'immense cheminée... Il lui avait raconté par le détail comment en 1569 déjà – ils n'étaient encore l'un et l'autre que des enfants – comment le Capitaine du Barry avait su défendre le pont de Montignac contre les troupes huguenotes arrivées en masse par la route de Cahors et bloquées dans la rue du Chef de Pont...

Les affrontements du printemps dernier avaient eu, hélas, une issue autrement catastrophique : le malheur était entré dans la vie d'Isabeau et de toute sa famille, mais avait bouleversé tout autant la population de la ville et des campagnes environnantes : Montignac était désormais coupée en deux depuis que les travées de bois de son pont avaient brûlé, La Vézère était à présent difficilement franchissable et tout le commerce local s'en ressentait...

Dès le début du mois de mars, Aymeric et son frère avaient été avertis par le seigneur de La Faye, maître du château de Montignac, de se préparer à une attaque imminente menée par Geoffroy de Vivans, compagnon d'Henri de Navarre. Périgueux venait de céder devant les calvinistes, le danger approchait et Isabeau avait commencé à trembler ! Jusqu'à la fin du mois, rien de nouveau. Elle commençait à reprendre espoir quand, au matin du 25 mars, un messenger à cheval s'était présenté devant les douves de Losse : le château de Montignac était assiégé par les huguenots du sieur de Vivans. Enfermés à l'intérieur du donjon, le Capitaine Moysard et une poignée d'hommes résistaient vaillamment, attendant héroïquement que les gentilhommes - amis lèvent leurs troupes et s'élancent à

l'assaut du rocher pour délivrer la forteresse. Aussitôt, Jean, seigneur de Losse, alité depuis quelques jours, ordonna à son jeune frère de faire honneur à leur famille en allant se mettre sous les ordres du Sieur de La Faye pour délivrer les assiégés.

Ainsi, l'heure était venue ! Isabeau, effondrée, assista aux préparatifs de son époux et de ses fidèles compagnons. Quelques heures après, elle regardait, les yeux pleins de larmes, la petite troupe groupée autour de son jeune seigneur, brandissant fièrement l'étendard des Losse, du haut de son cheval noir.

Trois jours plus tard, tandis que carillonnaient les cloches de Pâques à la Chapelle de Brenac, c'était un convoi funèbre qui lui ramenait son héros... Montignac-Le-Comte, meurtrie, assistait au départ des protestants vaincus, tandis que les rescapés contemplaient du haut du donjon préservé, les ruines fumantes du pont dont ne subsistaient que les piles de pierres noircies par l'incendie...

Marie-Thérèse Laborde

## *En route pour Montignac*

Pour l'occasion il avait loué deux boeufs solides à Jean Castaing son voisin, puis Pierre les avait attelés à sa vieille charrette qu'il avait recommandée, à matines, aux bons soins de la Vierge, tant il craignait que la carriole ne tombe en miettes avant d'arriver. Il partirait de Périgueux ce matin, dès que son chargement serait prêt.

Il lui faudrait sans doute trois bonnes journées avant de pouvoir garnir son étal, avec soin et goût, des vingt-sept balles de laine cardée, bleu cobalt, indigo, rose pâle. Le violet n'avait pas pris cette année ; une malheureuse manipulation de son jeune apprenti avait gâché l'ouvrage. Trois balles avaient péri dans un gris douteux et sale et de fait étaient devenues inutilisables. Derrière lui, l'odeur suave de la laine colorée le poussait doucement sur le chemin caillouteux.

La foire de la laine et du coton rassemblait une fois l'an tous ceux qui travaillaient laine, chanvre, lin, coton, soit au bas mot une bonne centaine de producteurs de tout poil, tondu honteusement et copieusement par une avalanche de redevances. Ainsi, après avoir dépensé quatre sous pour la location de ses boeufs, il restait à Pierre sept sous et une pièce d'argent qui lui serait réclamée au péage du pont de Montignac qui, enjambant la limpide Vézère, lui permettrait de rejoindre ladite foire, rive gauche.

Après deux jours de marche, il vint à croiser des paysans affolés qui l'avertirent que les parpaillots avaient brûlé Montignac, et que le pont détruit ne permettait plus le passage sur la rive gauche. En conséquence de quoi, la tenue de la foire, pour l'heure, n'était plus envisageable. Pierre, éberlué, s'enquit de l'évènement. Une grosse femme, suante de terreur, hachant sa narration de "Hou la la !" lui raconta que protestants et catholiques s'étaient écharpés à nouveau ; qu'une terrible bataille avait eu lieu au château de Montignac assiégé par le capitaine de Vivans envoyé par Henri de Navarre mais que le seigneur de La Faye avait pu de justesse sauver son château ; en fuyant, les vaincus avaient pillé et incendié la ville. Ainsi le tablier en bois du pont, dévoré par les flammes, s'était effondré. Il y avait eu de nombreux morts et blessés. L'affaire était assez courante ces temps-ci pour ne pas surprendre Pierre qui se dit que tous ces batailleurs avaient autant de cervelle que ses moutons.

Harrassé par le voyage, et poussé par l'obligation où il se trouvait de vendre sa production, il reprit son chemin en compagnie du doute et de l'inquiétude. Devait-il rebrousser chemin ? Il se mit à réfléchir.

Un pas, une pensée.

Bientôt il atteindrait les faubourgs de la ville convoitée.

Un pas, une pensée.

Ne pas paniquer. Réfléchir...

Décider...

Et puis soudain ...

Un grand éclat de rire. Pierre riait, riait...

Ah ! bande de coquins !

Hier, premier avril 1580, bien sûr !

POISSON D'AVRIL

Pierre Fraysse, teinturier de son état, reprit son voyage, soulagé et rieur.

Isabelle Bernède

### *Sacrée foire à Montignac.*

La charrue peinait sur le chemin de terre qui serpentait entre les vallons et les forêts profondes du Comté du Périgord. Les lapins baguenaudaient d'un côté à l'autre des cages entassées sur le charroi. Il était parti de sa petite ferme pour se rendre à la grande foire de Pâques. Batistou menait avec peine son mulet sous la pluie battante de ce printemps 1580.

En relevant la tête, il vit au loin la silhouette de ce fier château de Montignac qui gardait dans ses flancs les masures et maisons agglutinées à ses pieds. La brume s'élevait de la rivière sous un ciel bien lourd en cette fin de journée. Encore quelques efforts et il arriverait à l'auberge de Joseph. C'était un bâti sur pilotis au bord de la Vézère, rustique, mais qui offrait le gîte, le couvert et un endroit pour mettre à l'abri des brigands carriole et lapins et ce, sans entamer trop sa maigre bourse. Comme ils se connaissaient, l'aubergiste était accommodant ; il pouvait s'acquitter de son dû après la foire en sous ou en bestioles selon le succès de son affaire.

Lorsqu'il pénétra dans la maison, la chaleur du feu lui fit oublier la pénibilité de son chemin. L'aubergiste était taiseux et renfrogné, ce qui l'étonna fortement, lui qui était habituellement si affable et guilleret. Francette lui servit sa soupe fumante avec du pain. Elle déposa aussi sur la table ce petit vin clair et rosé de pays qui ne manquerait pas de ragaillardir son homme en « fa chabrou ». Après le repas dans la petite pièce déserte, Joseph s'approcha avec un pichet.

— « Alors mon Joseph, te voilà bien silencieux et dedans toi... Aurais-tu du tracas ? C'est pourtant la foire dans quelques jours et avec tout ce monde qui arrive de partout, tu vas faire ton beurre ! »

— « Hola ! on voit bien que tu es arrivé sur le tard mon pauvre. Tu n'as rien vu ? Ni entendu ? »

— « Et bien, non. Je trouvais les rues bien désertes mais... » dit Batistou, dubitatif.

Joseph s'assit face à Batistou et se pencha par-dessus la table et lui confia :

— « Tout le monde reste caché chez soi. Il ne fait pas bon traîner dans les rues. Les protestants ont attaqué le château par surprise, les gredins. Ils tentent toujours de s'emparer des archives du comté qui y sont précieusement gardées. Notre bon seigneur La Faye s'est retiré à Auriac et Dieu me le pardonne, c'est moi et ma fieffée langue qui ai trop parlé à ce fourbe de La Renaudie. J'ai moi-même mené ce forban jusqu'aux portes du château. »

Il se redressa. Les yeux de notre Batistou s'étaient agrandis, invitant le gargotier à poursuivre son récit.

— « Quand nous sommes arrivés au devant de la forteresse, les gardes m'ont reconnu et se sont avancés. Sans coup férir, le mécréant dégaina son pistolet et abattit comme des chiens les deux compères. Tu penses que je suis resté béat comme un bourriquet devant le tableau. Craignant pour ma propre vie,

je me suis enfui comme un ladre, sans la monnaie promise. J'ai juste eu le temps d'entendre que l'on fermait les grands verrous des portes. Au loin retentit un grand cri de guerre et un grand chahut, de là-bas dans le faubourg. Moi, j'ai couru, couru, en espérant ne pas rencontrer la horde sauvage qui s'engouffrait à l'assaut du château. Par Dieu, moi, qui ai hébergé, nourri et vendu le seigneur à l'ennemi protestant ! »

— « Oh ! Je comprends mieux ton état. Et ben ! Et maintenant ? Et la foire ? »

De toute cette épopée, notre bon Batistou n'en gardait que l'intérêt de son petit commerce. Il lui fallait remplir sa bourse s'il voulait pouvoir semer, payer le docteur pour la petite qui était bien malade, changer la roue de sa charrue...

— « Mon auguste, personne ne le sait ! J'ai appris qu'il restait quelques hommes avec le capitaine Moysard. Ils sont enfermés dans le château et les autres menacent de leur couper les vivres. Les voilà bien moins nombreux que ces rats qui s'étaient embusqués dans les caves du bourg. C'est ma bonne qui me l'a dit. Leur capitaine, de Vivans, s'est posté au Prieuré Saint Thomas en attendant le signal de ce François de la Renaudie. Ils ont terrorisé toute la population. Elle a réussi à venir travailler et s'est réfugiée avec ses marmots dans une petite chambre. J'ai besoin d'elle et son homme me fournit les poissons au bon prix et tu me connais, j'ai bon cœur ! Lui est parti rejoindre le seigneur de Losse qui s'appête à l'assaut. Notre seigneur a appelé à son secours les seigneurs des alentours, Hautefort, Coulonge, pour lui prêter main forte. Ils vont bouter les protestants hors de la ville... enfin, si Dieu les protège et leur prête vie ».

Il se signa, le regard grave.

Batistou but une lampée de vin. Il atermoyait entre terreur et l'excitation de s'abreuver des histoires de l'aubergiste. L'ivresse du récit se conjugait à celle du vin, exacerbées par la chaleur du cantou et la longue route. Les ombres vacillantes des flammes dessinant sur les murs de l'auberge de fantasques assauts achevaient de titiller son imagination.

Joseph restait pensif, perdu dans les tréfonds de ses élucubrations et de sa chope de vin. Un très long soupir s'échappa de son visage rougeaud. Il balançait la tête en niant cette évidence et ses remords d'avoir causé la perte de son château, de sa ville, de sa foi.

— « t'en fais donc pas... Peut être réussiront ils à les mettre en déroute... »

— « En plus de se battre, ils n'ont presque plus de vivres là-haut... et il faudrait qu'ils puissent entrer dans l'enceinte... ».

Tout à coup il se redressa.

— « des vivres, moi j'en ai ! J'ai fait des réserves en prévision de la foire. Ce serait une manière de me racheter. Ils ne pourront pas tenir bien longtemps le ventre vide. Faudrait juste arriver jusque-là... Si je ne fais rien, je ne pourrai jamais plus me regarder dans les eaux de la Vézère. Je n'y verrai que l'image d'un poltron. »



C'est ainsi que nos deux compères ni plus braves, ni plus guerriers que d'autres se décidèrent à apporter avec la charrette d'Auguste pommes de terre, poireaux, oignons, de l'eau, du lait, du vin, du poisson séché... pas de lapins ! Non seulement Auguste les gardait pour la foire, si Dieu, elle avait lieu, mais de plus, on était le vendredi saint. Tout le monde sait que tout bon catholique se doit de ne pas manger de viande ce jour-là.

Ils se mirent en route, traversant la rivière par le petit bac en aval, vers le château de Losse. Ils remontèrent la route qui longe la rivière jusqu'au petit bois avant le château. C'est là, sur l'arrière, que l'intendance devait se tenir. Ils se mirent ainsi tous deux au service des troupes, sans armes, avec juste leur bon cœur et l'honneur des petites gens en bandoulière.

Encouragé par la prière, les victuailles et le soutien d'une partie de la population, quelques valeureux soldats arrivèrent à créer une brèche dans le rang des troupes protestantes, forçant et ouvrant un passage aux vivres, aux munitions et au renfort. De leur cachète, les deux compères n'étaient pas peu fiers, persuadés que sans leur aide, ils n'y seraient pas parvenus.

Mis en déroute, le terrible Geoffroy de Vivans s'inclina, non sans rage ni colère. En battant en retraite, ils détruisirent et pillèrent tout sur leur passage, n'épargnant ni femmes, ni enfants. Ils mirent à feu et à sang le bourg, dépouillant au passage les pauvres marchands qui avaient déjà passé le pont pour la grande foire.

Du haut du petit bois, Auguste et Joseph virent le seigneur juché sur son fier destrier, attraper une torche et, suivi de ses lieutenants, bouter le feu au pont de bois. L'ouvrage ne fut bientôt plus qu'un gigantesque brasier crépitant, laissant le reflet des eaux sombres épouser le ciel empourpré. Des lambeaux d'enfer retombaient sur les embarcations dont le ventre repu de victuailles vomissait dans les flots.

Là-bas le château, indifférent à ce capharnaüm, à l'ardent brasier, se dressait libre, arborant les couleurs du seigneur de La Faye. La ville paya un lourd tribut à son arrogant reflet sur la Vézère. Le pays et l'histoire nous l'apprendront pour de longues années encore. Le pont de bois, dont seules les pilastes fumants s'élançaient encore vers les cieux radieux de ce matin de Pâques, ne verrait plus passer, et ce durant des siècles, ces barriques de vins de Cahors qui s'acheminaient vers Limoges et bien d'autres encore.

Joseph se rendit à la messe non sans avoir confessé son plus grand péché. Il fut absout par le père pour service rendu aux troupes. La foire de Pâques eut lieu dans la morosité en cet an 1580. Auguste, dont les lapins avaient été épargnés par le massacre, les vendit tous jusqu'au dernier.

Plus loin, sur la rivière, le blason du château de Losse était en berne. Le chagrin avait envahi ses murs. Le frère du seigneur reposait dans son linceul.

Sacrée fête de Pâques pour cette ville tranchée en deux sur la toile de ces guerres de religion.

Régine Michaux.

## *Une mauvaise stratégie*

Geoffroy de Vivans était un fier gascon comme moi, coureur de jupons comme moi, mais aussi guerrier hardi et protestant acharné.

Son ralliement servait mes desseins ; il incarnait dans notre beau pays la bravoure, l'audace et la victoire.

Conquérir le pouvoir royal passait aux yeux de tous par la victoire des protestants sur les catholiques ; mais je ne menais pas cette guerre avec toute la conviction nécessaire ; les deux religions je les respectais et m'en méfiais également ; et puis les femmes catholiques étaient aussi belles que les femmes protestantes.

Laisser la responsabilité des combats à Geoffroy de Vivans me rendait service. D'autant que ses premières campagnes furent couronnées de succès ; chef incontesté et adulé de sa troupe il réussit sans trop de brutalités à soumettre tous les fiefs importants de notre région, un à un ; jusqu'à ce qu'il prît Périgueux ; aussi je le nommai gouverneur du Périgord.

Seule parmi les forteresses d'importance, Montignac résistait encore. Au fond la soumettre ne rapportait rien à ma gloire et, même, la laisser vivre sa religion et faire commerce avec elle pouvait me présenter comme un souverain certes puissant mais soucieux de maintenir la concorde entre ses sujets ; pour moi aller au temple ou à l'église quelle différence ?

Néanmoins Geoffroy de Vivans avait une telle confiance dans sa réussite que je le laissai se lancer dans son entreprise ; il investit les bas quartiers de Montignac le 24 mars au soir, cachant ses hommes dans une église et dans des caves et installant son fidèle lieutenant François de la Renaudie dans une auberge du bourg. La chance sourit à ce dernier ; l'aubergiste trop bavard lui confia que le seigneur de la Faye s'était éloigné de son château de Montignac ; il ajouta que seuls y restaient deux hommes de garde ; alors De la Renaudie demanda le lendemain à leur exposer le but de son voyage ; l'aubergiste l'accompagna mais, peut-être rendu plus méfiant, ne lui dit pas qu'il y avait en fait une garnison d'une dizaine d'hommes à l'intérieur du château. Lorsque de la Renaudie, aidé d'un comparse, eut attiré les deux gardes hors du château et s'en fut débarrassé de quelques coups de mousquet, la herse se ferma. La troupe protestante fit immédiatement le siège du château mais la garnison résista une longue semaine aux assaillants, le temps pour le sieur de La Faye de rameuter les catholiques des petits châteaux à l'entour et de courir au secours de son fief. Après deux jours de combats de rue Geoffroy de Vivans fut contraint d'abandonner ; de dépit il mit le village à feu et à sang et, comble de malchance, fut blessé par des villageois. Enfin il s'enfuit, brûlant le tablier en bois du pont afin de rendre celui-ci inutilisable pour éviter d'être poursuivi par la garnison du château.

Cela n'empêcha point les villageois d'organiser dès le lendemain leur foire de Pâques comme s'ils célébraient leur victoire, palliant l'absence du pont par une flottille de barques.

Cet échec ramena la réputation de Geoffroy de Vivans à celle d'un simple chef de bande et écorna mon image de souverain magnanime. La destruction du pont compliqua le commerce régional bien au-delà de mon règne, laissant une cicatrice douloureuse à mon propre pays.

Cet épisode m'amena alors à préférer la diplomatie au conflit ; j'évitai de guerroyer sauf lorsque j'y fus contraint pour m'emparer de Paris aux batailles d'Arques et d'Ivry. Par la suite je pris soin de me consacrer plus à la prospérité de mes sujets qu'à mon royal panache.

Bernard Lefebvre

## *La défense de Montignac*

Gaston a sauté sur son cheval. Au triple galop, il traverse champs, forêts et franchit les collines. Il n'y a pas une minute à perdre ! A Montignac, on frôle le désastre. Les sept ou huit soldats qui ont réussi, de l'intérieur, à barrer l'entrée du château aux troupes de Geoffroy de Vivans ne tiendront pas longtemps sans vivres et munitions !

Quel imbécile cet aubergiste pour avoir indiqué au capitaine La Renaudie que le sieur de la Faye n'est point au château et que seuls deux hommes, Carbonier et le dit Le Magister, y tiennent permanence ! À sa décharge, Il est vrai qu'on lui donnerait le bon dieu sans confession à ce bellâtre ! Pour avoir épousé la fille du capitaine du Barry, ancien gardien du château, il n'éveille à ce titre aucun soupçon ! C'est un fourbe, un traître qui sait partout se faufiler comme une taupe ravageuse au milieu des champs !

Sur ordre de Geoffroy de Vivans, il est arrivé depuis hier, 24 mars 1580, avec un compagnon d'armes, pour prendre une chambre à l'hôtellerie et faire son insidieux état des lieux. Ce matin, après avoir une nouvelle fois embrouillé l'esprit de son hôte par maintes paroles fallacieuses, il a obtenu de lui qu'il l'accompagne au château sous prétexte d'y vouloir converser, en toute quiétude, avec les deux gardiens. Là encore, le benêt s'est exécuté ! C'est à la vue, pour eux rassurante, de ce dernier que les hommes d'armes ont consenti à ouvrir la porte. En deux coups de pistolet, Renaudie leur a donné la mort, lançant également, par ce bruit reconnaissable entre mille, le signal de l'assaut. On a vu alors surgir les soldats de toutes parts : des auberges, des champs, des bateaux, de l'église du prieuré Saint Thomas, des caves des maisons. Fort heureusement, je ne sais par quel miracle, une garnison, venue pour la foire de Pâques, était arrivée, très tard la veille, au château. En entendant les bruits, les hommes ont eu le réflexe de se précipiter sur la porte d'entrée et de la refermer.

Deux cents ? deux cent cinquante ? difficile d'évaluer combien ils sont tous ces soldats semant sous leur passage vent de panique, odeur de sang, bruits de ferrailles et cris inhumains. Cela sans oublier, comme toujours, les funestes dérapages à l'encontre des femmes croisant leurs chemins et les tueries inutiles pour leur infâme plaisir.

J'ai laissé Jeanne à la maison en lui demandant de s'y barricader avec les enfants et d'éteindre les lampes. Je dois faire vite ! j'aperçois déjà les tours du château d'Auriac. Plus que quelques lieues et j'en franchirai l'entrée !

C'est en courant que Gaston traverse le grand hall du château sans se préoccuper des gardes qui, le reconnaissant, n'opposent aucun geste. La grande salle n'est plus très loin.

- Sire, qu'il me soit pardonné de faire ainsi irruption mais l'heure est grave, Montignac a été attaquée et risque de passer sous peu aux mains des protestants !

À ce dernier mot, le sieur de la Faye qui festoyait gaiement sent son sang se figer dans ses veines. En un éclair, oubliant l'inconvenance du cavalier, il prie son monde de regagner les lieux sûrs du château et de n'en point sortir. Immédiatement, il rassemble ses gardes, sa troupe rapprochée, choisit parmi eux cinq cavaliers émérites et leur ordonne d'aller, sur le champ, quémander du renfort auprès de ses voisins catholiques. Quant à Gaston, il le somme de retourner à Montignac et de ne surtout point faire état de sa démarche afin que la surprise de la contre-attaque soit totale.

Les cinq messagers enfourchent leurs montures et filent droit vers les châteaux voisins de Hautefort, Coulonges, Losse et quelques autres tandis que Gaston prend le chemin du retour.

Au village, chacun étant occupé à préserver ses ressources et sa vie, personne ne s'était aperçu de son absence.

- Jeanne, ouvre, c'est moi !
- Entre vite ! les soldats sont partout ! Tu as dû en voir gésir encore dans les rues après leur beuverie d'hier au soir !
- As-tu réussi à faire passer quelques vivres aux reclus ?
- Oui ! tu peux y aller, à ton tour, leur porter des nouvelles.

Gaston descend à la cave. Il connaît par cœur le souterrain qui la relie à celles du château. Dans un grand renforcement de pierre, il y entrepose aussi, depuis longtemps, sa réserve de vivres, en cas de guerre ou de famine. Les soldats présents ne doivent en rien connaître l'existence du dédale de couloirs qui sillonnent les fondations. Bien souvent, ils ont permis à de la Faye de déployer des stratégies pour tenir des sièges et gagner des combats. Il décide alors de les informer que seul existe celui qu'il vient d'emprunter, creusé, sur la demande du maître, pour être en contact permanent et direct avec lui, son métayer. Il ne dit surtout pas qu'au nord du village, en lisière de forêt, c'est par deux autres entrées, camouflées dans les buissons, que les hommes de la Faye pourront rejoindre le château.

La flatterie n'est pas une habitude pour Gaston mais, en l'occurrence, il va devoir l'employer pour faire en sorte que les soldats, bien que connaissant désormais une possibilité d'évasion, acceptent de rester.

- Le seigneur de la Faye, que je viens d'informer, m'a chargé de vous remercier pour l'acte de bravoure dont vous avez fait preuve. Dès la fin de ce conflit, qu'il va régler en peu de temps, il vous gratifiera largement pour votre initiative. Il souhaiterait cependant, au vu de votre courageux engagement à sa cause, que vous lui apportiez un secours supplémentaire. Il s'agirait de faire croire à de Vivans qu'il y a ici beaucoup plus d'hommes et de munitions qu'il ne l'imagine.

Ne s'improvise pas homme de guerre qui veut et les regards hébétés des interlocuteurs en disent long sur leurs craintes.

- Et... en quoi consisterait ce qu'il nous faudrait faire ?

- N'ayez crainte ! vous êtes à l'abri à l'intérieur de ces murs. Qu'advierait-il de vous seuls au milieu des troupes de de Vivans ? Je ne vous donne pas une heure à vivre ! Nous allons semer le doute ! Personne n'avait connaissance de votre présence et n'a donc pu vous dénombrer alors... ! Je serai là moi aussi pour vous aider.

Après leur avoir de nouveau assuré que les troupes se forment et ne vont pas tarder à venir défendre Montignac, Gaston retourne auprès de Jeanne, non sans avoir pris soin de bien refermer derrière lui la porte d'accès au château.

Dans la cuisine, Loïse et Pierre se tiennent assis sans bouger sur le cantou. Ils regardent leurs parents s'agiter et n'entendent rien à leur conversation. Tout ce qu'ils ont compris c'est qu'il ne faut, en aucune façon, se faire remarquer.

Au dehors, la résistance à l'ennemi, bien rôdée sous les attaques nombreuses et régulières des protestants, s'organise. En 1569 déjà, les habitants, dont le père de Gaston, avaient su apporter leur contribution lors d'une attaque mémorable des huguenots brillamment repoussée par le capitaine du Barry. Depuis ce temps-là, les caves, alcôves, granges et greniers regorgent d'armes et de nombreux outils pouvant en faire office.

Tandis que l'artillerie bat sans relâche les murs du château, Jeanne profite d'une courte trêve pour sortir sous le couvert. Elle rejoint d'un pas rapide, par d'étroites ruelles, les cuisines de l'hôtellerie où quelques femmes se sont regroupées. Là, point de paroles inutiles. Toutes connaissent parfaitement les gestes à accomplir. Elles rassemblent tout d'abord différents ingrédients aux effets soporifiques, qu'elles seules sont capables de reconnaître, puis les diluent dans des jarres de vin chaud. Reste à savoir qui ira porter ce breuvage aux soldats ! Leurs regards se tournent vers l'hôtelier. Son involontaire trahison pouvant le faire passer aux yeux des huguenots pour un des leurs, Jeanne dit d'une voix ferme :

- C'est toi qui vas y aller !

Tandis qu'il charge sa charrette en vue d'accomplir sa mission, de nombreux blessés affluent dans la grange située à l'arrière du bâtiment. C'est aussi là, dans une petite mansarde, que se sont réfugiés quelques religieuses de l'hospice et le curé du village qui, pour sa survie, a troqué sa soutane contre des habits de paysans.

Tout le monde s'affaire en apportant, selon son savoir, des premiers soins et malheureusement aussi quelques extrêmes-onctions.

Au château, Gaston a rejoint la garnison mais, malgré leur courage et de subtiles manœuvres de diversion, les grêles de projectiles ne peuvent rien devant la puissance en nombre et matériel des assaillants. De larges brèches ont été ouvertes et les huguenots contrôlent maintenant toutes les issues connues de la forteresse sur la ville et la campagne.

Devant cette lutte terrible et constatant avec effroi la destruction progressive du château, Gaston, comptant encore sur un secours providentiel, convainc les soldats de rendre les armes. Geoffroy de Vivans fait flotter le drapeau protestant sur les murs de Montignac.

Ce geste victorieux est bien prématuré car c'est sans compter sur les troupes du seigneur de la Faye enfin constituées et qui marchent droit vers la ville.

Un étrange silence s'oppose maintenant aux cliquetis des armes des soldats qui se sentent soudain très seuls. Plus personne à pourfendre ! Où sont passés les gens ? de Vivans est déstabilisé face au vide !

D'un rapide regard, il parcourt l'environnement. Il y a quelques heures encore, tout grouillait de vie alors que maintenant : les cheminées des maisons ont cessé de fumer, les nombreux bateaux sur la Vézère semblent abandonnés et pas une silhouette ne se découpe dans les champs alentours. Que peut-il bien se tramer ? Il n'est point dupe de l'imminence d'une contre-attaque mais sa suffisance lui dicte qu'il n'a rien à craindre et il décide de se porter à la rencontre des catholiques.

Il n'est pas seul à avoir vu les silhouettes se découper sur l'horizon ! Le village tout entier sort alors de sa feinte torpeur ! Franchissant le pont, surgissant de toutes parts, les hommes courent vers le château et encerclent les soldats qui s'apprêtaient à s'en éloigner. Les renforts arrivent enfin ! Les troupes de la Faye affrontent celles de Geoffroy de Vivans. Les combats sont d'une violence extrême et les blessés et les morts nombreux de toutes parts. Chaque adversaire prend tour à tour le dessus dans de sanglantes mêlées tandis qu'à l'intérieur du château la petite garnison est libérée par les soldats surgis des souterrains. Cerné de toutes parts, de Vivans, grièvement blessé, est vaincu et ses compagnons d'armes l'aident à prendre la fuite. Le reste des troupes huguenotes, en totale déroute, quitte alors le village à sa suite non sans se rendre encore coupable de quelques pillages.

- Gaston ! Le pont !

Au cri de Jeanne, il se tourne vers l'édifice pour le voir disparaître sous des flammes dévorantes. Petit à petit, de part et d'autre de la Vézère, les villageois se rassemblent sur les rives. Ils assistent impuissants à ce désolant spectacle tandis que la rivière poursuit sa route, indifférente, en charriant les pièces de bois effondrées dans ses eaux.

A la stupéfaction succède une immense colère. Que vont-ils devenir ainsi coupés les uns des autres ? Mais soudain les cloches de l'église se mettent à carillonner ! C'est Pâques ! Tout le monde l'avait oublié ! La vie doit reprendre son cours et Gaston lance à qui veut l'entendre :

- On va l'organiser notre grande foire ! Il n'est point né celui qui soumettra notre ville !

La foule se presse déjà sur le port où les marchands montent leurs étals et un léger souffle festif vient panser les blessures, estomper les ruines et redonner du courage. Demain, il sera temps, encore une fois, de tout reconstruire.

Françoise Cartron

## Le Pont de Montignac

L'histoire, avec son lot de témoignages, relate l'odieuse période des guerres de religion au travers de nombreux écrits.

L'assaut du château de Montignac, la veille de Pâques 1580, par le huguenot Geoffroy de Vivans a mené à la destruction le vieux pont de bois reliant les rives de la Vézère. Le château a été pris par surprise grâce au stratagème imaginé par deux proches de Geoffroy de Vivans, les sieurs Carbonier et Le Magister. Se faisant passer pour des connaissances du seigneur de Montignac, ils ont réussi à se faire ouvrir la porte du château et à tuer d'un coup de pistolet les gardes.

La ville, après avoir été pillée, ravagée et menacée de famine, fut reconquise grâce au courage du capitaine du Barry, enfermé dans le château, avec l'aide des seigneurs catholiques avoisinants, de Hautefort, Coulonges, Losse, La Faye, venus à son secours.

Les dégâts causés par cet assaut mémorable, notamment l'incendie du pont au tablier de bois, sont restés dans les mémoires durant les siècles suivants. Le pont était en effet un lieu de passage stratégique entre le nord et le sud du pays, entre Limoges et Cahors. Il reliait aussi entre eux les villageois des deux rives et facilitait le commerce.

Comme dans beaucoup de territoires, les rives gauches et droites d'une rivière séparent historiquement une commune. Il fallut attendre presque deux siècles pour voir construire un nouveau pont en pierre à Montignac.

Marie-Christine Perrot